

Quel ton, au juste, R. Desjolles adopte-t-il quand il en vient à « poétiser » comme il l'entend ? Quelles voies va-t-il emprunter ? Celles d'un lyrisme sentimental qui se sont ouvertes devant lui dès la prime jeunesse ? Celles plutôt d'un réalisme parfois outrancier sur lesquelles il a dû s'engager quand sont venus l'échec, l'abandon, le silence ?

Il rassemble d'abord des mots qui sonnent comme d'ultimes adieux à la *Navarronnaise* en-allée...

J'étais l'oiseau tombé du ciel qui se redresse  
Et qui tend bêtement le cou vers l'au-delà,  
Et qui pousse son chant comme un cri de détresse  
Que l'écho lui renvoie dans le vide effrayant.  
J'étais le bateau mort qui part à la dérive,  
Fier encore et pourtant rongé par l'océan  
Qui se plaît à sucer sa carcasse chétive.  
J'étais ces choses-là qu'on abandonne un jour,  
Puis je t'ai rencontrée. J'ai connu l'espérance,  
Et je me suis donné, sans esprit de retour,  
À toi seule, à toi seule ! Et maintenant j'y pense,  
Et je n'ai que des mots pour tromper ton absence.

Plus tard viendront les facéties langagières, auxquelles il s'adonne à plaisir, comme il userait d'une sorte de contre-poison neutralisant l'absence. Il en viendrait presque à rire du malheur, le sien bien entendu, comme au bord de la tombe quand il

imagine un éventail d'épithètes plus ou moins probables :

#### LA PLUS SAGE

Adieu ! je ne suis plus que l'ombre de moi-même !  
Vous qui m'avez connu, tâchez de m'oublier.  
Retenez seulement quelques mots d'un poème  
Trouvés en feuilletant mes cahiers d'écolier.  
Si je meurs au printemps, que ce soit une fête  
De me porter en terre où, promis au repos  
Éternel, je prierai pour vous en tête-à-tête  
Les étoiles du ciel allongé sur le dos.  
Si je meurs en été, quand le soleil inonde  
Les montagnes dorées et les bords de la mer,  
Vous saurez bien penser que rien ne manque au monde.  
Choisissez quelques fleurs si je meurs à l'automne,  
Juste assez pour tresser une seule couronne.  
Allumez un bon feu si je meurs en hiver.

#### LA PLUS FOLLE

Dans la mort, je revis comme un fou qui s'entête  
À chérir quand plus rien ne fait battre son cœur,  
À songer quand plus rien ne pense dans sa tête,  
À chanter quand la voix fait défaut au chanteur.  
Écoutez ! Je suis là ! Vous passez, pieux et tristes,  
À petits pas menus, propres, endimanchés,  
Lâchant, tantôt censeurs tantôt panégyristes,  
Les mots les plus piquants ou les plus recherchés.  
Je suis là ! Savez-vous que les morts aiment rire ?  
Vous entendez ? Je pouffe et piaffe là-dessous !  
Mon crâne, c'est celui du bouffon de Shakespeare,  
Mes tibias, ceux qu'embrasse Elvire chez Molière.  
Avec ça, quel sabbat je mène sous la pierre !  
Or vous passez, pensifs, sérieux. Rentrez chez vous !

## LA PLUS PROBABLE

Voilà, ça se termine. On lit le générique.  
On a pleuré, des fois, des fois on a bien ri.  
C'était bon, là, sans doute. Ailleurs, c'était merdique.  
Vous verrez ça plus tard, quand vous ferez le tri.  
Si j'ai scandalisé des âmes patronnesses,  
Il faut me pardonner. C'était plus fort que moi.  
Oser faire péter mes vers au ras des fesses,  
Ça m'amusa beaucoup, allez savoir pourquoi.  
Puis, quand il a fallu, j'ai poussé la romance  
À des extrémités d'un romantisme idiot.  
Pas ma faute. Je traîne ça depuis l'enfance.  
Enfin bon, de quoi plaire à chacun pour tout dire,  
À boire et à manger, le meilleur et le pire,  
Les cantiques de l'ange et les cris du barjo.

Fantaisie macabre ? Jeu conjuratoire propre à  
endormir la conscience ? R. Desjolles ne perd jamais  
« le sens des réalités » au nom de quoi il lui faut bien  
« constater l'atrocité des choses qui sont » :

Où sont les beaux soldats qui partaient pour la guerre  
En chantant comme vous, Guillaume Apollinaire ?

Les grands chevaux fourbus ont mordu la poussière.  
C'est le sang qui devient la sève nourricière,

C'est le temps qui charrie les pauvres trépassés.  
Le vent miaule à travers leurs crânes transpercés.

Quitte à les dire en faisant la grimace :

La cloche sonne...  
On glace un mort,

On le pomponne...  
Dernier voyage,  
Dernier rivage...  
Le voilà rendu à bon port !

Ou bien en se jouant du tiers comme du quart  
quand l'indécence devient obligatoire :

J'ai suivi les voies du bon sens  
Pavées de bonnes intentions :  
Elles ne conduisaient nulle part.

J'ai couru les allées du ciel  
En vue d'atteindre les étoiles :  
Elles s'éteignaient l'une après l'autre.

Je choisis dans le gouffre des flots  
Où tout finit à tout jamais.  
Icare, on voit mon cul ? Tant mieux.

D'ailleurs, pour évacuer « l'odieuse miellasse »  
des rêves mal finis, quoi de plus détergeant qu'une  
comptine murmurée à l'oreille de l'enfant qu'on a :

*À ma fille*

Un petit lapin,  
- Trotte, trotte, trotte ! -  
Un petit lapin  
Trotte dans mon cœur.  
Quand j'ai du chagrin,  
- Trotte, trotte, trotte ! -  
Quand j'ai du chagrin,  
- Trotte, trotte bien ! -  
Il dit ce refrain :

Trotte, trotte, trotte !  
Il dit ce refrain :  
Trotte le bonheur !  
Alors je sais bien,  
- Trotte, trotte, trotte ! -  
Alors je sais bien  
Que tu n'es pas loin.

Quitte à finir, si nécessaire, par un trivial  
haussement d'épaules :

De mon jardin secret j'avais ouvert la porte.  
Une femme est sortie...

- Que le Diable l'emporte !